

léon, après Iéna, eût pu d'un trait de plume faire disparaître comme nation de la carte de l'Europe, elle laissait écraser l'Autriche dans les champs de la Lombardie, car elle songeait déjà à chasser cette dernière de la Confédération Germanique, et elle se réjouissait du succès des armées franco-sardes, l'idée de l'alliance italienne germant déjà dans l'esprit des hommes d'Etat prussiens. Aujourd'hui que dix-neuf ans se sont écoulés depuis Sadowa, on peut à peine réaliser le chemin prodigieux parcouru par la Prusse, et il est permis de craindre qu'une fortune si rapide n'autorise chez les autorités de Berlin des projets nouveaux et menaçants pour le repos de l'Europe. L'Autriche refoulée sur le Danube, la France chassée du Rhin lui permettent une plus grande liberté d'action. Elle n'a en effet rien à craindre de l'Angleterre qui, n'étant pas puissance continentale, est moins intéressée que les autres au maintien de l'équilibre européen. L'Angleterre ne veut que l'empire de la mer, et dans son égoïsme traditionnel elle laissera l'Allemagne agir sur le continent au gré de son ambition. La Russie serait la seule puissance ayant des vellétés et la force de faire échec à ses aggrandissements, mais cette puissance tourne tous ses efforts vers un autre but et menace plus directement l'Autriche et l'Angleterre, par ses visées sur les Balkans et sur les Indes.

D'ailleurs l'Allemagne, comme les autres puissances, évolue suivant ses intérêts. Après avoir battu l'Autriche elle a fait alliance avec elle, et voilà qu'elle se rapproche de la France, et se permet une attitude presque agressive vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Bismark a l'esprit méchaviélique et nul doute que cette nouvelle évolution dans sa politique extérieure menace quelque puissance, peut-être celle dont il tend le plus à se rapprocher.

Si l'Allemagne est intéressante à étudier dans ses rapports avec l'étranger, elle l'est autant sinon plus dans son organisation politique et sociale. Réunir en un seul faisceau tous